

ave natura

**poèmes écologiques
poemi ecologici**

márcio catunda

LES COULEURS D'YVERDON

Je chante la brise d'août,
le village qui repose au soleil des coteaux
et la paix du jour qui tombe sur des cressons bleus.

Le lac est une cour de plumes,
une braise où s'endorment les torrents de givre.
Sur le lit des fougères coule cette pluie de gouttes balsamiques.

L'air d'un iris sent le camphre.
Sous le ciel qui bleuit les carreaux verts,
des lilas planent dans l'air de la rivière évanouie.

Le roulement du ruisseau frais,
le réseau où dansent les tulipes
et où défilent les paons bleues,
tout est devenu flammes:
comme un encensoir
où brûlent cerises et framboises,
les vignes sont pleines de prodiges.
Sur la mousse luisante les mésanges voltigent.
Par le chemin en fleurs les raisins tremblent,
les bouleaux et les lierres font un reposoir:
châteaux mystiques de nuées immobiles,
évasion de magiques tons,
collines d'émeraude entourées de ravins bleus
et les rideaux de tulle brodés de rubis,
rien ne se compare au gazon de l'immensité
où s'allongent les tendres bleuâtres.

J'en célèbre les bouillonnements légers
sur la source du jour,
les nuages de platine ravagés,
frissonnants de langueur,
le rosé-violâtre lustre aquatique
éclairant de longues écharpes tremblotantes.
Je célèbre la lente fluidité du tissu rougeoyant
et les lignes argentées aux fleurs fluviales.

Yverdon-les Bains, 1-8-96.

LE LAC DU BOURGET

Je traverse le lac
 comme on traverse un champ de consolations.
 Le soleil dore le coteau de vignes,
 le vent caresse les silhouettes de verdure.
 Ciel égayé de golfes odorants.
 Vers la chaîne de l'Épine,
 un berceau argenté tressaille dans les sillons d'encens.
 Je me réjouis du souffle de l'aube,
 de ses dynamos insondables,
 de ses ondes ruisselantes sous les cimes.
 Je suis le sentier du soleil
 sur l'abîme inondé de l'âme des nuages.
 Je respire la fraîcheur de l'écume
 dans le brise qui traîne la lampe du jour.
 Avec leurs ailes boréales,
 les rameaux éclosent sous les flocons des distances,
 et tout aspire les flots des vagues épanouies.
 J'écoute les plaintes du ruisseau,
 et la prière des roseaux prolongée vers les lauriers.
 Par toute la vaste coupe entourée de roselières,
 Revard, Chambotte et Tresserve,
 les esplanades de flambeaux se soulèvent,
 les voiles du firmament aèrent la peupleraie de Chautagne,
 et Bordeaux médite auprès des sources.
 Tout rêve dans le tabernacle de cristal.
 Tout éclaire le calme des alentours.
 Dès les mouillages de la côte sauvage
 aux images flottantes du Bourget du Lac,
 Tout respire le plaisir des lumières balsamiques.

Aix-les-Bains, 25-8-96.

À PARIS AVEC LES OISEAUX

Voilà le quai du Louvre, seuil de Paris
qui apaise la douce amertume.
Les charmilles ancrées dans l'île de la Cité,
le miroir de l'avenir sous les ombres des ormes.
Voilà la rosée des cieux sur le réseau des voitures,
le Jardin du Luxembourg et les fleurs musicales
survolant le cercle de l'eau.
Entre les feuillages, ornée de couleurs,
la cour du Palais,
avec la poussière qui rôde autour de la fontaine.
Le clair de mirage nous enivre,
parmi acanthes et glaïeuls.
Parce que les oiseaux sont meilleurs que les hommes,
j'en écoute les augures de bonheur
sur les ramures et sur les cruches.
Chantez, frères, chantez l'espoir des vagues,
voyagez vers les fleuves obscurs,
survolez les marécages.
Je vous accompagne à travers le trafic des bateaux.
Ne nous arrêtons qu'au sommet des châteaux.
Fuyons les boulevards contaminés,
allons aux quartiers de banlieue.
Même Saint-Germain-des-Prés point ne m'attire.
Je n'ai aucune affection pour Montparnasse.
Suivons la Seine, loin des avenues qui rayonnent
depuis l'arc de Triomphe.
Voilà les marronniers du Jardin des Tuileries,
où nous sommes restés quelques minutes.
Voilà le dôme de Notre-Dame,
la grande rosace est notre guide.
Survolons l'île Saint-Louis:
place, rues, passages et galeries,
la Place de la Concorde,
les losanges des tours coniques,
les spirales alchimiques
comme des stalactites rutilantes.
Depuis le Bois de Vincennes jusqu'au Bois de Boulogne,
j'admire les frêles roseaux dans l'air.
Au-delà de l'aiglon qui dresse sa silhouette aux alentours,

voyons les toits et les vallons bourdonnants,
partons le soir sur la plaine.
Je me range parmi vous dans les clairières,
dans les haies vives.
Qu'importe les arcs métalliques
et les reliefs anciens?
Les clôtures de marbre et les verrières couronnées?
Les balustrades et les émaux polychromes,
le passage du Carroussel et la forteresse du Louvre
ont peu de valeur,
car l'itinéraire vers le ciel c'est la fortune.
Voilà Paris --- la Grande Odalisque,
Vénus de boudoir, courtisane et duchesse libertine,
guidant le peuple ailleurs.
Plus profond est notre envol sur les colonnes de statues,
dans les environs.
Plus précieux que l'obélisque de Louxor,
ce reliquaire de signes archaïques,
et plus majestueux que les portiques du carrefour,
les terrasses, les vitrines et les galeries,
voilà le rubis solaire qui se couche
dans la Grande Arche de la Défense.
Les carrefours urbains recèlent des prodiges,
mais le temps éternel on n'en jouit que sous le soleil des jardins.
Et son bonheur est plus ancien que les bijoux du Pharaon,
plus étonnant que les colosses de pierre.
Vrai comme le coeur de Sainte Geneviève,
on l'apprend dans la théologie de Victor Hugo,
en écoutant la course de la Seine vers la mer.
Et la seule victoire
reste aux bosquets du Bois de Boulogne,
(Nous l'avons trouvée auprès d'une cascade).

Paris, 3-8-96.

SENTIERS (Lyon vue de Fourvière)

La ville saigne devant moi.
 De son aube de cendres germe un miracle d'harmonie.
 Le vieux parfum dort dans l'enceinte des sonorités.
 Douce vision de pierreries bâties à l'horizon.
 Je regarde la ceinture de l'empire,
 ses chemins symétriques,
 sa course dans le lointain,
 le changement des mansardes sous les sombres miroirs,
 --- vaste esplanade qui sème le soleil du lendemain.
 J'ai appartenu aux portiques rectangulaires
 de ces quartiers bordés de rives,
 à ces arbres profilés vers la plaine,
 aux toits disséminés sous cette demeure de hauteur.
 Les gradins s'éloignent vers le ciel de flammèches,
 toile de rosaires de ma complaisance,
 manteau de sérénité
 où j'ai vécu des jours exquis.
 La croissance lapidaire d'images,
 l'unisson des cloches de mon séjour
 et le tissu des fleuves
 apaisent la source entourée de colonnades,
 collier de magnifique pèlerinage.
 Ici, j'aspire l'arôme spectral de ces pavés ouverts,
 et je rêve monastiquement ravi d'aventures.

Lyon, 27-7-96.

GRUYÈRES

L'esplanade se dévoile parmi les rampes veloutées.
 Une bordure de fleurons et de ramures,
 le lac de péridots ondule comme un verger.
 La beauté s'abîme,
 palpitant la clarté des grenats.
 Des anges bovins reposent dans les herbes,
 amoureux des bouquets du gazon.
 Tissage de l'ampleur recouvert d'arômes,
 broderie de flammes sur les branchages,
 l'éclosion remplit la bordure.
 La brise fait éclore le temple des bruyères,
 douce parure sur l'alcôve des vents.
 Limpidité arrosée de voluptés dormantes,
 ce reliquaire ciselé par le festin du jour!

13-7-96

BELVÈDÈRE SUR LE LAC

Sereins chemins qui étendent l'opulence de la distance.
 À l'ombre des nébuleuses floraisons,
 enchanté dans un pavillon attendrissant,
 le lac vole du quai à l'horizon,
 fluide turquoise, anse transparente,
 clairière céleste.
 Vision tressillante
 avec des étincelles blanches
 dans le champ où fluent des vents paisibles.
 Un bain de lumière bénit les eaux vives
 et le grand miroir traduit
 en signes magiques
 l'image séductrice des hauteurs.

Nyon. 20-06-96

SUR LE SALÈVE

Comme la pluie dans la fange,
 le couchant s'élance sur les falaises.
 Et les moulins volatiles poussent les rideaux du soir
 filant un cortège de sphinx parmi les torrents de cristal.
 D'un sillage efflorescent les suaires s'exhalent,
 rafraîchissant les bosquets de candeur,
 déchaînant les cierges orageux.
 Depuis les écueils
 les violettes environnent les aveux de mes pensées.
 Je vois la ville, réduite à un carrousel,
 briller de phares minuscules.
 Et dans les étangs du brouillard,
 écoutant la musique des gouffres hantés,
 je contemple le feu qui domine les ombres du jour.

SUR LE CHEMIN DE BERNE

À Jorge Elage

J'aime bien voir me regarder le soleil par la fente d'un tronc:
 les couleurs fructifient dans la surface verte que le lac bleuit.
 Etincellent des estampes d'ivoire.
 Des torrents limpides brillent par les vallées semées de châteaux.
 Nous mouillons au portail de Neptune.
 Ici se sont érigés les aqueducs
 et les galeries d'amphores.
 Le vert plonge en lumière
 jusqu'à exploser en jaune,
 jusqu'à dévoiler l'argent de l'estuaire
 sur la pente de la clarté du gouffre.
 Dorment les bateaux dans le jardin lacustre,
 l'oiseau apporte les baisers du ciel dans un gazouillement.
 J'émerge frénétiquement dans le courant
 et je m'enivre dans l'afflux du versant.
 Les saules penchés se couvrent de rosée.
 Lausanne, 5-8-85.

PÉRIPLÉ

À Antônio Lopes Rodrigues

Je me réjouis dans la chaude nuit de l'hémisphère.
Demain je partirai.
Mon travail sera de pain et de lumière.
Le vent souffle sur le bosquet de la colline tropicale.
Torpeur de la brise de novembre.
Je partirai sous le signe de l'espoir:
blason nocturne de la Croix du Sud.
Du fond de mon âme,
mon coin de terre,
que je sache cultiver des bénédictions
et partager des dons!
Ce ne sera pas l'exil
pourvu que je garde la flamme de cet élan.
Murmure de feuilles estivales.
La fulguration de l'heure.
Les ailes du vent fêtent mon voyage,
ce refuge éphémère dans celliers de mon être.
Les ombres étincellentes de l'aube de mon bonheur...

PAYSAGE HIVERNAL

À Maria Edileuza Fontenele Reis

La blancheur d'un jour céleste s'est couchée sur les choses,
en répandant un sol badigeonné de grains éclatants.
Qui sème des brumes laiteuses sur des champs concrets?
Du coton fleurit sur tous les arbres
et la poussière glaciale doucement s'affaisse
dans la claire nuit de l'asphalte.
Les rues ont une langueur de talc
dans la nuit tombante d'arômes liquides.
Au-delà du visage mercantile des vitrines,
sur les contours légers de l'écume,
les nuages dilués scintillent.
La pyramide glacée du Mont Blanc,
spectrale rayonne:
saline d'argent aux marais grisâtres.
Le Salève écoule un cortège azuré
et les oiseaux gazouillent
dans l'agonisante froideur.

Genève, 19-2-96

VALLÉE DE L'ARVE

La pluie murmure tandis que les glaciers brûlent.

Le jour perpétuel se lève.

Brouillard dans le miroir du soir.

La lumière blanchâtre fulgure

et résiste à la tempête d'ombres:

tapis glacial,

nuages de chaux et de crème.

Sur les sommets héraldiques,

un éclair enfonce la racine d'un fracas.

Chamonix, 1-7-95

BONHEUR AU BORD DU LÉMAN

"Le bonheur a marché côte à côte avec moi"

Paul Verlaine

Au bord du Léman

l'azur fait les roses plus douces.

Le long du rivage

les lointains bénissent la fraîcheur des couleurs

et le déroulement de l'horizon caresse ma fatigue.

Mon regard boit les feuilles vernies,

les branches murmurent

comme le vent vers les féeries des langueurs,

en traînant la plume de l'été,

où seuls, moi et les arbres,

nous nous étonnons de la prairie,

entourés de l'air qui berce les rosiers.

Dans le paysage embrumé de parfums

flottent des tourterelles,

comblant d'une fumée qui se plaint

les feuillées du bois et de ma pensée.

Je suis consolé dans ce berceau épars d'azur.

Charmilles susurrantes, saisons somptueuses

souriant à l'espoir et à la tendresse.

Vers les sentiers paisibles du lac

les cygnes se profilent

parmi les bateaux qui dorment.

Le ciel clair chante

comme ces tourbillons qui se jettent sur les rochers
le long de la rivière où les aunes soupirent.

La clarté encombre le jour.
Le firmament s'emplit d'apaisement,
les chemins de gazon cherchent la candeur
et je suis consolé par la voix des oiseaux.
Les roses me transportent à un zephyr exquis
sur les ailes des senteurs,
dans la volupté mûre d'un tel essor.

Thonon les Bains, 15-6-96.

PROMENADE LACUSTRE

La montagne se couchait sur le lac dans un épanchement.
Montagne et lac jouaient le miracle de l'arc-en-ciel
et les verdiers étaient heureux aux sommet des saules.

Juin révélait ses émaillures
comme se dévoile le secret d'une ruche torride
où les enfants, comme des abeilles,
bourdonnaient,
dans la jouissance chaude que le soleil accorde.
L'eau embrasait ses atomes luisants
suffoquant d'extase les végétaux.

La pierre lisse contraste avec le bouillonnement
qui tombe au golfe des sirènes.

Un vert idyllique cherchait à m'étourdir.

Soudain

la brise a découvert des spectres
de quelques déesses gauloises
qui ont émergé de la plaine lapis-lazuli.
Le mirage d'azur frissonnant,
merveille des sanglots aériens!

Voilà que je m'endormais rêvant aux néréides de Lesbos,
fasciné par ces enchanteresses du couchant.

Mais je me suis réveillé.

Et il n'y avait ni sirènes ni naïades.
Ce n'étaient que deux courtisanes du Pont Perrière
qui se baignaient en linge sur les pédalos.

Annecy, 12-6-96

PROMENADE ENFANTINE

Nous voilà au bord des eaux vertes de la Seine,
écrivait des poèmes sur les panneaux de publicité.
Nous voilà fuyant les voitures de la rue Richelieu,
nous lavant les mains dans les fontaines
et les essuyant à la chemise.

Nous rêvons du calme végétal sur les bancs du jardin,
dans le recoin où jouent les enfants.

Rosée de printemps sur les arbres poussés par le vent.

Dans le cour du Palais Royal
nous chantons les louanges de la terre.

Vinícius ramasse des petits cailloux
et griffonne le pavé avec une brindille.

J'observe minutieusement une fille qui passe.

Quelques pigeons viennent se poser à nos pieds.

Paris, 5-6-95

LUEUR

Le soleil répand des drapeaux sur les murs de bruine.
 Un branle mouille les clartés,
 le ciel s'évanouit parmi les glaciers.
 Passent les vols transparents,
 flambant de rêves les farouches éclairs.
 Des rayons hâlent dans la fraîcheur,
 rallument le bouquet solaire.
 La lampe hésite à éteindre ses dragons.
 Sanglote le brouillard assoupi.
 Des vitraux alanguis se trempent dans l'étang,
 traînent leurs incarnats soufflés sur les pavots.
 Le neigeux bassin grelotte sur la tapisserie.
 Incantation refroidie:
 soupirent les fauves ruisseaux.
 Coulez, roseaux jonchés de diadèmes!
 Vers la gorge d'azur les iridacées tremblent
 jusqu'à changer en gris la nacre,
 frôlant une harpe de libations blêmes.
 Les plumages déploient les essaims de silence.
 J'entends les vents qui tonnent
 vers les sommets des sommeils
 --- pâmoison exhalant des guirlandes embaumées.
 Le scintillement prolonge sa trace,
 flambe l'émoi des roses des ardeurs de filaments...
 Enfin la chandelle s'enfuit
 laissant les bijoux des filigranes fantastiques.

Montreux, 26-7-96

ALPAGE

Des monuments arborescents germent des fleurs de liesse.

Les dos diamantés s'inclinent
sur des ornements nuageux
et l'adorable bruyère forme des pâturages
où paissent les troupeaux.

Les pins altiers demandent la lumière,
le son des étables retentit

et parmi les fermes montagnardes,
quelques chants agrestes
rendent plus mystiques les airs chlorophyllés:
lys, étoiles-d'argent et roses alpines
nuancent de leurs la dimension végétale.

Une nappe tutélaire de colorations couvre le sol et le ciel
et les verdeurs de la mousse montent aux cimes insondables.
La suavité plonge dans l'immensité.

St. Cergues, 23-6-96.

FRAGRANCES

Jardin que la brise rafraîchit,
suave amitié
d'arbres et d'oiseaux.
Fluidité du vent.
Flexibilité des feuilles.
Joie des rossignols.
Le matin exacerbe
le lustre des êtres.
Clarté de cristal.
Cour hiératique
que le soir inonde:
évanescence fugace.

MATIN

Matin de vapeur liquide aux alentours de Brasília.
Je suis monastiquement baptisé de pluie et de froid.
Matin de samedi en face des arbres et des édifices
sous un ciel de plomb.
Horizon au-delà des blocs et de la savane.
Dans les quadrilatères, la pelouse verte
et les acacias qui éparpillent des pétales jaunes.
Humide mélancolie, nervosité de voitures en tumulte.
Pluie lyrique dans les brumeux alentours de la ville.

L'AUTRE TEMPS

Il n'y avait pas le problème de la conscience.
 L'instance des craintes passait loin
 doux était le don de respirer.
 Il y avait cet enchantement éternel,
 il y avait des matins aux eaux immobiles.
 Puis, sont arrivés les remous et les anxiétés d'autrui
 et cet arrêt à la porte de l'exil.
 L'art de multiplier le temps était spontané.
 Il y avait la découverte d'horizons,
 les fruits du verger,
 les aventures des promenades de la Plage d'Iracema.
 On s'amusait avec la perspective du néant.
 Avoir du courage
 c'était entrer dans le Château de la rue Santos Dumont
 ou bien monter à la caisse d'eau.
 Voir les maisons d'Aldeota,
 entraîner le vol des pigeons...
 Même le ciel était autre:
 il ne reflétait pas de signes sauvages,
 d'étranges nuits aux ombres d'ennui,
 si diverses des réjouissances de ce temps-là.
 Mystère dans les navires du Mucuripe
 et les maisons hantées du Jacarecanga.
 Contempler le crépuscule de la terrasse,
 marcher à la rencontre des passions,
 écouter les révélations de la mer.
 Des légendes bleues de Fortaleza,
 le sens mystique de vivre saisi de jubilation.
 A peine sentir la dimension d'un tel romantisme
 et plonger dans la perplexité
 sans la limite des sensations contrôlées.
 Il y avait le parfum du vent,
 sous les chauds clairs de lune de décembre.
 Le secret de l'enchantement était clair comme hier.

PÈLERINAGES

Je veux connaître le royaume du silence,
j'en ai assez de la brutalité humaine.

Je cherche refuge dans les arbres,
auprès des fleurs des parterres de Dieu.

Je viens écouter le chant des oiseaux
et les cigales en fête.

Les verdiers sont lyriques,
dans les arômes floraux que l'air répand.

Le soir sourit dans les gestes gracieux des feuilles.

J'en ai assez de la férocité humaine.
Je viens boire le silence dans la coupe de la tranquillité.

Aux vastitudes nuageuses de Dieu,
où ni la misère ne flagelle ni l'angoisse n'afflige,
je viens boire la tendresse des fleurs,
je viens chercher la fortune des extases
et la liberté des joyeuses mélodies.

Dans la splendeur de la claire pureté,
la vie allume de radieux horizons.

Je viens m'offrir au vent sous le ciel de l'avenir.

NUIT DU CEARÁ

A Tarcísio Barros Leal

La joie de sentir la nuit équatoriale
et de savoir qu'au-delà de ces ombres
existe le plein jour qui allume les perles rayonnantes.
Les draperies du vent couvrent les éventails du bosquet.
 Au-delà des bruits de la ville,
méditer sur notre maison dans un champ céleste.
Joie de savoir qu'au-dessus de cette nuit,
 au-delà de la misère terrestre,
 existe le jardin de lumière
 d'où s'exhale le parfum des origines.
Marcher entre les parterres
 assisté par la nature.
Ouvrir les bras et recevoir les dons de l'Aracati,
 l'air pur qui lave le corps
 et remplit l'esprit d'harmonie.
L'air nocturne d'agréables offrandes,
doux comme les caresses des amants
 et la bonté des amis.
Le vent, frère de notre enfance,
tendre compagnon de qui aime les nuits,
navigateur de l'hémisphère sud,
 ange maritime.
Secret déchiffré par le code de l'amour.

Fortaleza, 30-8-92.

LE SOLEIL DU CEARÁ

Le soleil du Ceará est une flamme de poussière
dans les territoires du Jaguaribe et de Camocim:
explosion de lumière estivale, cendre de fossiles,
calcaire cristallisé.

Seules les juazeiros verdoient.

Les écluses, sanctuaires d'argent,
absorbées dans l'échauffant vent du nord.

Au tomber du soleil les merles sur les acajous
et le foyer de vaporeux flocons de coton.

Scintillent les plateformes pierreuses
dans la plaine de l'Araripe.

Dans les grottes de la vallée du Cariri,
soleil de chaudron

fouettant le passage des monts
et les plateaux de l'Ibiapaba.

Des abîmes de lumière
bouillent flagellés sur les savanes.

L'Inhamuns, les champs de Maranguape,
les dunes d'Aquirás
et le feu crépitant des latitudes.

J'EMPORTERAI AVEC MOI L'ÂME CEARENSE

À Beatriz Alcântara

"Oh grande fleur atlantique
plantée davantage en nous que dans le sol".
Artur Eduardo Benevides

Acajous d'un vert imaginaire,
pluie sentimentale du sertão,
canaris charmant la vie.
Où que j'aïlle
j'emporterai avec moi l'âme cearense.
La tristesse du vent,
les eaux vertes du mystère,
les portails de l'Atlantique dans la mémoire.
Où que j'aïlle,
j'emporterai avec moi l'âme cearense.
Ceará de mes passions de poète héréditaire.
Le soleil des matins plutôt dans mon coeur que dans les couleurs.
Vie des nuits d'allégresse.
Où que j'aïlle
j'emporterai avec moi l'âme cearense.
J'ai appris que les corps sont des ombres.
J'ai vu des fêtes d'or, d'encens et de myrrhe.
J'ai vécu des heures de réconfort et de pain
-- Vie faite de dire --- j'étais heureux!
Où que j'aïlle
j'emporterai avec moi l'âme cearense.

PLAGES

GRUMARI

Le soleil répand une offrande de nacre sur la forêt.
 Et la flore couvre de tourmalines le dos des rochers.
 Des îles de paix affleurent vers la plaine bleue,
 paradis verdoyants
 émergent en pierraille
 ornementant le temple ouvert de l'horizon.
 La mer décore de guirlandes blanches la lisière des monts.

Rio, août, 87.

JACARAIPE

Aqueducs, oasis de ruisseaux, miroir de nuages.
 Calme épars entre marais onduleux.
 Sur les monts nimbés et les lagunes caressantes,
 indigo aux bandes fluides et d'écueils.
 Azurages de topaze, jade, jaspe et aigue-marine
 --- le cercle des eaux méditatives.
 Sables, plaines, steppes, prairies,
 parterres, amphores océaniques.
 Perles d'écume dans les eaux vertes.
 Limpides couches de couleurs,
 jaillissement aérien, magnétique, versant des merveilles,
 floraisons, cristaux de brumes dans le jardin solaire,
 baie de coraux, étoiles de mer, hippocampes,
 opulences visuelles dans le soir ancestral.
 Les tendres idylles du vent.
 Substances éthérées, embruns et sargasses.
 Autels d'immensité.

Vitória, novembre 87.

GUARAPARI

Royaume de quiétude
 où le temps bleu parsème des fleurs blanches.
 Anse d'extase dans la joie du vent,
 plaine ouverte en rutilances,
 plumes d'or diaphane ornées de filaments.
 Le panorama luit
 répand le lent bouillonnement
 et fait flotter la fine toile apaisante
 filtrée, chlorophylée, chargée d'ozone.
 Fortune que le soleil a coloré de ravissements.

Guarapari, novembre 87.

MEAIPE

Le soleil allume la rêverie des plantes
 dorant coraux et coquilles.
 La torche de perles voltige sur les vagues:
 cierges de sel sidéral,
 colliers d'écume
 dans la lame bleue des eaux.
 Pierres sombres aux parures d'herbes.

PORTO DA BARRA

Le phare souffle la lumière avec son oeil circulaire,
 feu follet, iris igné se mirant dans la mer,
 les ondes refluent sur les pierres,
 écume douce et blanche qui vient du mystère.

Horizon pontillé de lueurs.

Baie. Bahia. Anse.

Côte de ciel nuageux,
 océan de navires fantômes,
 brume diaphane dans l'air,
 translucide enchantement.

Mer ouverte, vaste territoire de beauté.

Salvador, novembre 1995.

SOUVENIR

Je vis à Fortaleza
 où mes rêves respirent des silences perdus.
 Dans les rues calmes qui maintenant n'existent qu'en moi.
 La nostalgie me transporte aux soirs de l'enfance
 que le temps a fait nuit
 et que, si je pouvais, je ressusciterais
 juste pour montrer que la ville a changé
 mais moi je n'ai pas changé.
 Je suis encore l'enfant solitaire et pensif,
 mais la ville a perdu ses secrets puérils
 quand on a enseveli sous du ciment les jardins de quiétude,
 les vergers de mystère de mes promenades amoureuses.
 Même le vent s'effraie des bruits étranges d'aujourd'hui.
 L'haleine toxique des voitures empoisonne l'atmosphère
 et dans le regard des gens il y a de la méfiance
 au lieu du romantisme qui venait plein du parfum
 des jardins de ce temps-là...

ÉMOTION RAJEUNIE

En visitant le passé,
j'ai chargé de poésie un vestige de nostalgie.
Flânant par d'anciens chemins
l'instant s'est fait une étincelle heureuse
-- douce réminiscence de solitudes illuminées.
Romantisme dépouillé aux recoins d'un temps magique
et tout aussi limpide qu'autrefois:
ciel d'extases, fleurs exotiques, étoiles et femmes...
Soudain, une nouveauté:
il est né une muraille de bâtiments,
mais au coin d'un quartier enchanté
avec le même plaisir,
j'ouvre encore les bras en louange aux sphères éclatantes.
--- perles de mon émotion ressuscitée.
Suave terre brésilienne,
sol fortuné que j'ai toujours aimé
en triomphant de la douleur des moments tristes.
Qu'il est bon de chanter les jardins de la patrie!
Patrie adorée de fascinantes muses,
immense de richesses et très humble,
charmante comme les femmes
que le soleil embellit et brunit.
Est grand le poète qui chante sa province
et mon univers c'est l'indicible jouissance
de louer la terre où je suis né.

RUE CARLOS VASCONCELOS

À Rubem Amaral Júnior

Le soir de dimanche a un goût d'enfance
mais seuls les arbres se souviennent de moi.

Dès que je suis parti
la fin du siècle halète sur les toits
et l'épouvante a défiguré la rue
comme le visage de l'enfant aux coins des rues d'autrefois.

Je cherche ce qui est resté de moi
dans les tourbillons qui emportent la jeunesse
dans la poussière des chemins de jadis...

Je me vois dans les enfants d'aujourd'hui
mais ceux qui avaient mon visage sont déjà ceux du passé.

Où est le trottoir où je découvrais mes jouets?
Où est la maison de mon grand-père, ma maison?

Je reviens toujours en rêvant à la maison
qui n'existe plus,
mais qui existe encore davantage,
seulement parce qu'elle a été démolie
et que je peux la voir plus réelle encore que si elle était là.

Où est le chemin d'aventures de la mer?

et le château en ruines
et la rêverie de la Plage de l'Idéal?

Les horizons se sont fermés,
l'ami qui habitait en face a déménagé.

Plus loin on a planté un immeuble.

Mais la rue conserve encore le mystère des jardins de ce temps-là
et il y a encore un vestige d'humanité à l'Aldeota.

Mais, rue Carlos Vasconcelos,
voilà ce qu'a fait de nous le vent du changement!

CRÉPUSCULE AU MUCURIBE

Du belvédère s'ouvrent de larges espaces:

à l'est la mer suavement bleue,
à l'ouest, souverain, l'astre s'incline entouré de flammes
--- la succession chromatique du firmament.

La ville s'étend en cocotiers isolés par des édifices
et là-bas, les contours d'Uruburetama
---muraille dans le gouffre massif des cristallisations,
érigé sous la fulguration torride.

Maranguape, ondulation immobile,
perspective imaginaire dans la vaste amplitude magique.
Littoral d'offrandes, pavillons de minéraux,
panorama transcendantal.

À la surface de l'anse
une âpre architecture émerge, rectangles superposés,
dans la géographie de l'hémisphère.

Mucuripe, province de dunes agrestes et de cabanes
qui contrastent avec le gigantisme de la métropole.

Mucuripe, portail de l'Atlantique,
favela, quai et moulins --- temples, ponts,
sentiers d'accès à la jungle urbaine.

Les navires --- flottants êtres lumineux,
guettent de loin le grand abîme pontillé de lumières.

VISION MARITIME

Voyez comme la mer calme l'éveil vapoureux
 flottant des plis de son être ému.
 La mer n'hésite pas à raconter
 le secret tremblant de ses abîmes.
 En déployant dans l'air le drapeau de l'univers,
 débordant d'allégresse,
 captivant des clairvoyances,
 dansant, glissant vigoureuse
 harmonieuse
 et agitant ses crêtes écumeuses
 --- retentissante fête frémissante de pleurs.
 La croissance des vagues,
 profondeur de Dieu.
 Tapis d'écume gonflé par le vent
 dans le lit de l'infini.
 Comme la mer se réjouit au contact de la nuit
 -- placidité de feuille
 aux poles cristallisés.
 Voyez le calme de la mer dans l'aube
 chaque vague
 est une chaudière effervescente.
 Elle vient de loin traînant son sillage de mousse
 comme offrande de fleurs
 au silence des pierres.
 Apprenons la leçon de la mer:
 elle reflète des roses de feu,
 obéit à l'appel de la Lune
 et brame avec la voix d'un dieu.

LES TRÉSORS DE L'AZUR

"le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui"

Mallarmé

La grappe brille sa transparence sur les écueils.
 Les diamants affleurent.
 Murmure l'évanouissement des arômes.
 Traîne le mistral au fil des rochers,
 déchaîne la palpitation qui colore cet éventail.
 Je devine l'azur qui m'éclaire
 avec l'appel de ses étonnements.
 Plongés dans les degrés boisés,
 les rameaux viennent se tordre.
 Je bois la pourpre qui éclate
 et qui baigne les marbres marins:
 c'est la voix des sources,
 l'espace accroché sur les grottes,
 sur les murailles cyclopéennes des digues étagées.
 Ce sont les plis étendus aux remparts
 où les mailles de mer filtrent le vent.
 Berceau qui fuit le songe vertigineux,
 l'azur plonge dans la clarté.
 Sur les cloisons impérissables,
 sa transparence change au travers des fleurs.
 Des touffes de feuillage se jettent sur les récifs.
 Je viens au milieu des nénuphars des vagues
 dissiper mes tumultes épuisés.
 J'accueille le vent aux torches du néant,
 les perles vivantes,
 l'épanouissement qui frissonne,
 roulant un drapeau nacré de lueurs.
 La mer drapée d'énigmes,
 brisant les ondes.
 Son voile gronde dans la plénitude...
 Attendri de rafales rasantes,
 ivre de respirer,
 le ciel délire aux frais transports

d'un émondage fait jaillir la sève
 et les corbeilles de fables au riant essor
 en féerie d'éternité.
 Les jardins tressaillent de soupirer
 en exhalant leur ravissement.
 Leur sillage se dresse dans les flambeaux,
 saisissant la calme torpeur.
 Limpide golfe velouté,
 empire de lumière reprenant le bleu,
 mon plus tendre seuil,
 l'azur de souffles ardents.
 Je le respire au parfum des écumes
 recevant l'air au visage.
 Et je m'éveille, saisi des neigeux pétales de remous.
 Entre le ciel et le sable les prairies ondulent
 ravissant les murmures qui s'effeuillent.
 Assis au bord du ciel,
 je vois les vagues versant leurs floraisons,
 exaltant leur puissance,
 les routes qui s'éclairent,
 dansant le chromatisme des signes somptueux.
 Ayant bu à cette fontaine,
 je dissimule ce don qui s'émerveille
 et je m'exile dans les rêves des gouffres.
 Dans le frêle vacarme je suis un fleuve où s'irise le silence.
 Dans ces contreforts diluviens
 le jour baigne ses moulins en pleurs.
 L'éveil se repère, berce les centaures
 et m'inonde dans le plein de l'air.
 Rappelant l'espace au ciel de chagrins,
 je recours à ce branchage du destin
 où l'onde se joue de périr sur les secrets du temps.

Nice, 21-7-96.

NOCTURNE DE RIO DE JANEIRO

À José Alcides Pinto

Je traverse les tunnels
et le tumulte bouillonnant des passants.
J'observe les rapides voitures
glissant sur le plan sombre de l'asphalte,
rougissantes machines sur la piste des viaducs.
J'entrevois le bord de la mer pointillé de lumières,
flux palpitant de vie, scintillant des phares rotatifs,
automobiles coupant la nuit.
L'eau renouvelant de brise le périmètre des artères.
De la fenêtre de l'autobus je revois la scène émouvante:
la transfiguration du paysage.
Rio de Janeiro, j'écoute l'appel de ton rythme:
parcours vorace de la sensation,
circulation turbulente.
Je me satisfais de contempler la jouissance volante.
Le vaisseau des idylles dans le hunier de tes soupiroux.
Je vois la ligne côtière de lustres et de cristaux
irradiant la fulguration des éclairs,
enlevant mon haleine.
Le pont est un rosaire incrusté de rubis,
un carrousel étincelant.
Les collines nuageuses de brouillard.
Vent gelant ma face
bruine du soir lavant mes paupières:
je suis consterné d'éloigner mon regard de ton relief attendrissant.

Rio, août 1983.

AVENTURE CONTEMPLATIVE

De ce belvédère je vois les plaines,
 --- forêts, collines et la mer qui s'évapore.
 Sur la montagne le sentier de l'eau
 et la végétation aérant l'atmosphère.
 L'aura des mornes est si bienfaisante
 que partout s'exhale la quiétude.
 Le paysage est pure magie.
 La splendeur est si profonde qu'elle étourdit le contemplateur.
 Les oiseaux guetteurs survolent...
 le vent joue dans les feuilles,
 le regard s'enivre captant les tons du vert...
 Tant de paix en cet environnement éthéré.
 Le don de Dieu est la merveille de l'espace:
 joie, extase, exubérance pleine!
 Que d'offrandes l'être contient!
 Que de majesté dans cette création parfaite!
 Plaine évanescence d'arômes,
 idylle de la mer qui s'envole.
 Vallée entre des montagnes de paisible verdure
 et l'horizon pourpre.
 Sons de cigales et l'oiseau enchanté.
 Chante la forêt et le soir bénit le temps.
 Diffuse lumière sur la splendeur des feuilles.
 Cimes fleurissants, bois vigoureux.
 Landes de moissons fascinatrices.
 Nervures aux branches ténues.
 Les broussailles, la campagne, les collines
 et les hauteurs de l'océan.
 Quiétude apaisante de parfums sylvestres.
 La bande attendrissante des hirondelles.
 Atmosphère de nuances violacées.
 Ici c'est un pays de mirage.
 Des images que le belvédère découvre.

Béatitude dans la sérénité du gazon,
 symphonie pure, musique du vent dans le feuillage.
 Les plantes s'égayent, respirent la plénitude,
 les collines et les cyprès oints,
 les orangers fleurissant l'or des fruits,
 les manguiers doucement méditent.
 Dans la paix du soir le soleil rassure les fleurs.
 Seuls les hommes incroyables
 ne voient pas la gloire dont se revêt le ciel,
 ni ne sentent le baume de la nature.
 Ils sont soucieux, très soucieux.
 Il y a tant de tendresse dans les vallées,
 tant de contentement et de fraîcheur !
 Mais tous ne perçoivent pas la lumière.
 Le ciel d'harmonie reflète des splendeurs,
 les nuages flottent perlés d'arômes,
 brumes absorbées par les arbres.
 Il est si facile de cheminer dans la clarté,
 voir les monts verts, respirer dans le souffle vespéral.
 Dans le vol des hirondelles, dans la dispersion des papillons,
 la terre entonne le chant universel:
 couleurs, amphores, torches, lys et cristaux
 versés dans la sonore transparence.
 Sereine évasion,
 frémissement extatique dans le ciel.
 Seuls les hommes incroyables perdent cette joie
 et la beauté de ce calme revigorant.
 Le soir épanche des cantilènes dans la plainte des avant-toits,
 allume le belvédère du rêve.
 Soir de feuilles jaunes
 et bains de lumières au coin des rues.
 Les anges pleurent dans le frémissement des eaux,
 les routes sont pleines de la tristesse du vent.
 Oh la brièveté de la vie
 qui s'écoule dans le suave bleu!

L'ENDROIT OÙ ÊTRE HEUREUX

À Edison Saraiva Neves

Dieu a ouvert la fenêtre du monde
et sur elle a projeté le ciel de la savane.
Il a allumé le diamant bleu du jour
à l'esplanade du destin.
Les nuages sortent du sol
en joyeuse explosion d'ambre.
La lune est un oiseau de brume
dans la texture palpitante où naît le vent.
On peut se reposer du temps brumeux
sur un banc de ciment
regardant la circulation de l'Aile Sud,
à la frontière de la 307
à l'ombre ds heures,
avec la liberté de la vie sans dangers.
Personne ne me demandera où je vis ou ce que je fais
dans ce bloc d'immeubles de Brasília
devant une bibliothèque
dans l'espace libre de la vie.

VISION AÉRODYNAMIQUE

Du haut-plateau aérien on voit ce qu'est le ciel:
océan azur, reflet liquéfié,
belvédère des dieux.
Mer de fin coton:
épaisse ondulation immobile.
Le panorama de couleurs légères
transparaît en claires mélodies,
couches limpides, transfusées dans l'immensité.
Le plasma de l'univers en vagues dans le vol du silence.
Diaphane substance, l'eau lumineuse du ciel.
L'éther,
incorporel azur infini en des champs de brouillard.
Flotte la mer de brumes,
royaume de vent et de lumière.
Au-delà de la plaine d'écume,
sous la demeure de vide lumineux,
mur d'où émergent des couches de glace
dissipées en flocons
élytres d'ondulations et de couleurs,
clartés disséminées sur la plate-forme aérienne.
Sur les contours de l'immensité,
astres, perplexités, évasions d'étonnement,
horizon de cirrus plongés dans la poussière nébuleuse.

Juillet 1985.

FOZ DO IGUAÇU

L'Arc-en-ciel naît du fracas des eaux de lait,
hurle et se dissout la cascade en poussière humide,
aère de vapeur la face enchantée de la forêt.
Sur la plate-forme escarpée le fleuve se penche,
dépose l'offrande...

Les cataractes rugissent:
des tourbillons monstrueux jaillissent entre les pierres.
Volcans de lumière condensée,
précipités en lames d'écume,
tempêtes.

Le défilé se couche pour le saut colossal,
tout se rend à la puissance indomptable,
souveraine et triomphale explosion expansive,
expansion explosive qui retentit, éclate, gronde,
étourdit, déchirant les roches en érosions titanesques.

Foz do Iguaçu, 5-7-85.

VERTIGE

À Antonio Gomes

Vert gène de l'origine,
 vert' tige vers l'énergie de voir le don de la vérité.
 Verticale vertu,
 vertex versant les vestiges du vortex virtuel.
 Tout voir ou vertement
 verser avec verve:
 avoir envie d'univers.
 Vierge aborigène,
 vestale du verger boréal
 vêtue du verbe génital.
 De l'énigme vertigineuse,
 j'ai vu le sphinx engendrer l'effigie d'un mirage,
 jetant l'image vers le vernis.
 Vecteur qui dirige la régence,
 vol de réfringence,
 voyage à la vigne de l'apogée,
 vendange qui venge avec urgence.
 La genèse du déluge voltige.
 L'exigence étourdissante vibre
 comme volaille et volige.
 L'algèbre érige la gerbe de l'estivage
 et la vertèbre génétique d'Ève.
 Hivernal prodige qui se fige.
 Cybernétique des gens callipyges,
 Vesper vorace volatilement voltigeant
 dans le virage des véloces violons.

FRATERNITÉ

Quoique le monde soit dominé par les empereus oppresseurs,
bien que la course aux armements
pousse le monde au bord du désastre,
il existe des hommes sensés
qui consacrent leurs efforts pour parvenir à la fraternité.
Ce sont les sages qui ouvrent la porte de l'espérance
et nous invitent à la maison de la joie.
Les puissances se heurtent
à propos du déploiement des armes nucléaires.
Un jour viendra où les gens feront la fête de la paix.
Il y a des bases militaires installées partout,
le chômage entraîne la marginalisation.
Un jour viendra où les peuples vivront l'amour universel.
Indépendance! Paix! Justice! vaincront injustice et misère.
Quand ce jour arrivera, l'oeuvre du Maître sera accomplie:
il n'y aura ni le spectre de la guerre ni l'esclavage des opprimés.
La solidarité sera le seul drapeau.
Ce jour apportera la lumière de l'infini.
La plénitude du bonheur.

RÊVE DE TENDRESSE

Tes yeux, lumière de bonheur,
 riaient comme des étoiles,
 berçant la joie de ma pensée,
 pendant que le vent soufflait,
 caressant nos mains, nos cheveux, nos vœux.
 Je me rappelle les jours où nous nous promenions,
 étonnés de la brise qui soufflait vers la mer.
 Le chemin de la mer où nous nous promenions en rêverie,
 le soleil qui luisait sur la plage,
 tout avait la fraîcheur du soir:
 le paysage charmant, la douceur de ta voix,
 tes mains, oiseaux tendres,
 le plaisir de mes rêves...
 Je songeais comme un mendiant
 au parfum de tes lèvres d'une ardente insomnie
 et le crépuscule effaçait le nuage gris.
 Nous marchions joyeux,
 heureusement frappés par les lueurs du soir,
 enchantés par le déferlement des vagues,
 épris par l'étonnement de la tendresse.
 Mon âme ne doutait pas du bonheur
 de la soirée mouillée par la rosée du faubourg.
 Et j'oubliais que l'hiver viendrait...
 Maintenant que je marche tout seul,
 pendant que la flamme de l'amour envahit l'atmosphère
 et suffoque mon cri dans les nuits sans pitié,
 la clarté s'enfuit à travers l'horizon
 et la chanson de l'aube est devenue un sanglot de pluie.
 Les ruisseaux couvrent les pavés,
 le vent pleure et les eaux de la plainte inondent la terre.
 Les jours d'aventure sont déjà loin.
 Et l'ennui -- fantôme infatigable,
 conspire contre la passion de l'espoir.
 Au-delà de l'infini je cherche encore ton visage,
 ma rêverie traverse l'espace,

et j'arrive au jardin de ma solitude.

L'EGYPTE

L' Egypte d'Isis changée en hirondelle,
 d'Osiris vengeur,
 de l'océan primordial d'où Ptah est sorti
 avec les dieux qui engendrent le soleil du Sein de Nout
 et Hathor nourrit de son lait les crocodiles.
 L'Egypte d'Amenhotep, d'Aton --- roi des espaces
 sur le dos des serpents de Thèbe.
 Le jugement des morts,
 le dialogue du désespéré avec son âme,
 le temple de Louxor où les lions gardent les nécropoles
 et le Sphinx qui regarde la barque solaire
 vers la vallée des falaises désertiques.
 Le Nil que je revois avec la hantise des ports fluviaux.
 L'Egypte des turquoises, des forêts d'oliviers,
 des papyrus, des vautours et des raisins
 que la déesse à la tête de lionne couvre de poussière.
 Le vent d'ouest assouplissant le roi Scorpion,
 Ramsès, dévot d'Amon, offrant ses ablutions
 au dieu Rá devant les murailles de Memphis
 et les Hittites couchés dans les sarcophages.
 L'orge, le froment, les greniers, la vigne du Delta,
 les bosquets de térébinthe qui embaument,
 le démarrage de la joie de l'été,
 l'albâtre, le basalte et les arbres du rivage de Byblos,
 et les terrasses de lapis-lazuli où se réfugient les animaux!

CLAIRVOYANCE

Puisque je rêve de la chimère qui s'efface au matin,
je ne trouve point de soulagement
dans la pénombre de l'horizon.
Le temps coule vers les écueils du mystère
et je tressaille de guetter le chagrin des fleurs.
Dans mon coeur
la contrainte noircit l'inépuisable insurrection.
Parmi les lueurs des givres
l'attendrissement voile sa voûte de bruine
dans les gouffres de la nuit:
le couchant fleurit d'extase.
Plainte de volupté, la nostalgie
est l'épanouissement qui assoupit la douleur.
Ce fardeau des lendemains
où flottent les amertumes de mes souvenirs...
J'aspire aux élans de l'avenir.
Parce que le tonnerre a écrasé les roseaux des ténèbres,
je vogue sur les marais où je construis un havre
avec mes déchirements.
La brise effleure les fleuves,
l'aube de mon réveil devant le brouillard qui me leurre...
Hanté par la lampe de l'oiseau jour,
j'ai choisi l'incertitude des abîmes,
l'âme en clarté,
mon voilier de brume sur les feuillages.

L'ADORATION DU JOUR

À Dijalma Mariano da Silva

Les vents du printemps soufflent l'éclat,
le ciel a des nuages lointains,
les perles du soleil tremblent dans le silence.
J'adore le jour qui se détourne vers les plages,
le jour où le firmament proclame une source d'enfance.
Il a des vallées en fleurs,
brumes épuisées d'azur et d'oiseaux.
Son commandement domine les eaux,
son sanctuaire montre le chemin éclatant,
j'écoute sa musique sangloter parmi les flots de la mer.
L'ancien autel des clartés s'émeut,
l'extase joue dans quelques jardins déserts,
c'est l'avenir qui nous appelle,
il nous invite au délire,
sa fraîche haleine envahit les vergers du parc.
Il faut boire l'amour éclaircissant du matin,
la rivière est pleine d'émotions.
Ce brouillard fait flamber la plaine,
le tonnerre gronde dans le lit des fleurs
et je m'en vais étonné de la brise qui murmure.
Il y a des mirages volatils,
le grimoire des eaux est un Sèvres,
la langueur se cramponne de peur que la joie ne finisse.
Maintenant, le gouffre des âmes maintient la paix.
Le soleil allume le ciel des prières
et je reviens au lieu où la nature inépuisable endigue l'océan.
Au sommet de cette colline la fontaine de la vie scintille.
La rive coule le roseau des origines.

SAISON DE CLARTÉ

"Je sais que la douleur est la noblesse unique
où ne mordront jamais la terre et les enfers".

Charles Baudelaire

Je suis les chemins maritimes.
L'ouragan d'écume jette des volcans dans le sentier,
et comme le poison du bonheur,
le vent des aventures tache le ciel de délires.
Je pars vers les champs au clair de lune
et je m'enivre aux fêtes des plages
où les clartés sont divines
et les brises sont éveillées.
Étourdi par le nectar du soleil,
essoufflé par l'angoisse,
je vais remplir ma vie de liberté.
Pendant que la nuit des remords, en pèlerinage,
étend son drapeau noir au ciel contre l'éternelle réjouissance,
il faut distraire l'âme dans les journées d'ennui.
En proie à l'humeur indolente,
je rêve de la beauté qui nous rend la solitude.
J'écoute la voix des voyageurs
qui s'écartent du gouffre des flots.
Je rêve de l'hiver des jours froids de vertige.
C'est le même trésor, ce sont les souvenirs au couchant,
l'émoi sublime avec les anges impuissants,
j'aime aussi les roses des seins fleurissants,
et les rivages heureux sous le fouet du plaisir.

splendore della penisola

(tradotto da Roni Ferreira Dias)

MEDITAZIONE SULLA TORRE DI PISA

Minareti di arcani,
che sonori responsi ripercuti al sapore dei secoli?
Con quale forza trattiene il sogno nel quale ti inchini,
cilindri di sette piani ?
Pulpito di leggende soffiate dall'alito di Eolo,
spinto dal peso di Cronos.
Resisti alle continue intempèrie,
vivere è la tua ragione.
Se cadessi sul lampadario di Galileo,
quale conforto avresti dall'orto del nulla?
Nel portale della Repubblica Marinara
sogni una magia di disinganni
mostrando al mondo la stampa esoterica
della provenienza della tue radici
che la terra insiste nel inghiottire.
Nella inesorabile decadenza
temporaneo amuleto contrario alla deteriorabilità,
nasconditi nel rifugio della vita.
Che premio di acque fiorite
beve dalla fonte di acque vive
la antrifuga degradazione delle tue radici?
Sostiene l'ideale olimpico,
sospeso dai fili della fatalità.
Rombo ancestrale,
quale araldo garantisce il tuo giorno?
La tua facciata grigia e i tuoi spettri infiniti
rivelano indizi tenebrosi,
nei magici riflessi del momento.
Aspettative impreviste affiorano
nelle dimensione della eventualità...
Che sentinella vigila il tuo imminente olocausto?
Subito un colpo esploderà
la gioia trasformata in trofeo,
di sonno sommersa nell'effimero,
vicino ai bordi dei cipressi.
Sfidando la trama degli orologi,
sei appesa dal lato opposto del Campo Santo

che ti contempla e che desidera preservarti
 dal danno di frantumarti.
 Coltivazione dell' eterno
 lenta è la fatica dei tuoi tentacoli.
 Faro del tramonto, vince con coraggioso vigore
 le minacce della rovina
 e il sarcasmo delle Parche
 che ti corrodono le pareti
 e ti fanno tremare i capitelli.

Pisa, 7-7-96.

IL TIRRENO VISTO DA GENOVA

Il mio cuore si è impregnato di azzurro,
 si è imbevuto con il dondolio delle onde.
 Il profumo di mare mi ha inebriato
 -- mistico vino di grandezza,
 immensa e soave orizzontalità.
 La mia anima ha vestito una ghirlanda bianca di spuma.
 Si è ipnotizzata di fascino.
 Estuario di esuberanza,
 il generoso Dio versa il tesoro minerale.
 Riversa la potenza tra gole e golfi,
 dilatando abissi di luce nella diga dei burroni.
 Brumosa frangia cinge il campo etereo,
 vasta piattaforma rende azzurra l'espansione del miraggio,
 limpida meraviglia che il chiarore esalta.
 Quale anima splendida semina lo spazio,
 lavorando il lume colossale?
 La pianura canta promesse di infinito:
 laguna smeraldina in rilievo di sorgente magica.
 Gioie panoramiche della Liguria.
 Genova, 5-7-96.

FIRENZE FIORITA IN PIETRA

Essere vivo è deambulare nelle vie di libertà,
 riconciliarsi con se stesso tra reliquiari ed ostensori
 in Via Corso, perseguitato dalla bellezza,
 oppure in Piazza Cimatori,
 di fronte al rifugio di un guerriero contemplativo.
 Firenze esilieresti ancora chi sognava
 nella Torre della Castagna?
 a chi ti ha difeso nella Rocca di Caprona?
 Firenze -- amorevole nave, volando spaesatta dietro il mare.
 Mi inebria il dolce canto del tuo allegro giorno,
 balli nell'effusione che si innalza nei misteri.
 Come i passeri si abbandonano nel giardino,
 l'anima che tengo è quella intima dei riclusi
 e trova la lira in un segno di memorabile affetto.
 Firenze splendida, dall'insegnamento esaudisca il tuo voto.
 Mia lira profana e sacra
 al crescere ritmico della vita,
 città di tabernacolo e navata,
 di Duomo e Torri di Giotto,
 cornici di sottili ricami di minuzie.
 Firenze topazio di fioriture,
 alba di seta nel senno di Giove.
 Onora le campane di San Lorenzo.
 Alloro sugli angeli che soffiano conchiglie
 nel trionfo di Galatea.
 Oltre i monti di roveto ardente,
 maggior fortuna è il bagno delle ninfe
 e la magnifica visione dei vetusti contorni di Fiesole.
 Firenze dormindo tetti candidi sui chiarori delle valli toscane.
 Firenze apollineo angolo di mirabili marmi policromi,
 dove riposano perenni simmetrie ed ondulati boschi.

Firenze, 6-7-96.

ARNO

Arno che il vento dondola con liriche melodie.
 Arno presago la cui quiete ricorda un lago di balsami.
 Arno specchio di notte d'estate
 -- allegro fluire di piume scintillanti.
 Arno guardiano che sorveglia il tempo che si dilegua.
 In pace lieta,
 il bordo del ruscello intenerisce il cuore,
 frange nei ponti multicolori.
 Arno filosofo ingannato da un bosco caduto,
 meditando delicatamente con romantico sorriso
 e archi fioriti di maestose colonne.
 Arno del Ponte Le Grazie
 da dove vedo il sublime gregge di ondine
 in un letto che scorre di mistiche colline.
 Originario di insolite grotte,
 Arno di morbide curve,
 sonata di Corelli che sorvola muri di luce.
 Risparmiaci dalle alluvioni impetuose,
 spegne il vago lume del dolce sospirar.
 Fiamma dal languore che zeffiro risplende,
 Arno abbandonato all'aria di fortunata speranza,
 accendendo immagini come sensazioni,
 scivolando arie come affetti.
 Arno di affabili brezze come l'angelico viso
 e i chiari occhi delle muse che mi assistettero
 insieme al muro del Ponte Vecchio
 da dove ho immaginato questi fluviali estasi.

Firenze,6-7-96

VIA DEI FORI IMPERIALI

L'acido millenario corrode le cantini,
 erba che spunta nel mattone eroso.
 Però lo sguardo della musa accende i giardini,
 voluttá risplende nei pilastri mormoranti.
 Mi innalzo ai fari del godimento,
 sulle scalinate araldiche.
 Il vento spoglia le ninfe.
 Volano uccelli di sortilegio,
 croce della cristianità nel Tempio di Vesta,
 sereno vortice in attesa di nuovi altari.
 Nell'intimità della sera piango l'agonia dei portici abbandonati,
 le rovine della estinta magnificienza.
 Intorno agli obelischi,
 incenso mago nei raggi solari.
 Nelle freshe sorgenti Nettuno corteggiato dalle naiadi.

Roma, 18-6-96

TEATRO ROMANO DI FIESOLE

Rovine diluiscono i secoli:
 colonne si sublimi precipizi...
 Gradini splendenti ostentano arcani.
 In ogni pietra il segno di ancestralità.
 Il bronzo antico vaga nelle brume.
 Centauri configurano sarcofagi di minerali.
 La trasparenza consacra un'anfora di ambra.
 L'Arno rispecchia nella iconografia dell'orizzonte.

Fiesole, 11-6-95.

CAMPANILE

Sono salito agli altari dei quadranti fiorentini:
 la sinfonia delle campane fa tremare i tetti silenziosi.
 Le brezze incantano l'oratorio del profeta.

Il sogno degli dei riposa
 nello spirito che riunisce le colline,
 proclamando la congiunzione dei regni.
 Vegetazioni e santuari dividono gli stessi rumori.

La sentinella contempla cupole
 e palazzi di balsami azzurri.
 Prodigio sommerso nel chiostro della natura.
 Nel tabernacolo dei magi
 lo sbocciare sonoro che i venti transfigurano.

Firenze, 11-6-95

IL CHIARO DI LUNA DI VENEZIA

Scende la notte sopra la sera rosea.
 Le barche dondolano nei canali di spuma.
 Sorge il circolo de oro vivo,
 alto cerchio di segni che ballano nelle acque,
 oasi di perennità con folgorazioni sconvolgenti.
 Miei estremi itinerari volano
 nell'occulto delle trasfigurazioni sulla semovente argilla.
 Candelabro isolano velato nel cielo di estasi,
 la luna ha furtivi languori
 augurando amori nello' spazio ornato.
 Come i fiori si innalzano nel prato ondulante!
 Dalla vasta espansione,
 sentinella di meraviglie sulle torri angolari,
 luna di profumi colorati,
 viaggio nella ispirazione delle barche.
 Di sopra il ponte nel quale sospiro per le isole,
 nel cortile illuminato ci sono vestigie di altro tempo.
 Velieri transitano nella diletta spianata...
 Nella penisola di esotici firmamenti,
 tra gli archi ancestrali di un corridoio stretto,

della quale memoria vedo i portali dell'oceano
dove il mio cuore veleggia all'altro cosmo,
nell'impronta di acqua cristallizzata?

Luna specchio di porcellana,
votivo, glaciale rilievo,
algida medaglia spettrale,
dispinta di diafano blu,
dove beve spendori un chisciottesco arlecchino.
Álacre rosmarino degli insonni,
dei maghi magri,
mia ostia di gelsomino,
fiore di ghiaccio, cherubino.

Venezia, 29-6-96

CON VIVALDI A VENEZIA

Ad Artur da Távola

Si scopre il mantello di interminabile ampiezza,
gli adagi sorvolano le filigrane,
facendo fluttuare i passiri ignoti
e sonore cascate di soavità.
Gondole di miraggi fluiscono giubili
-- la fantasia dei velieri tessono un miracoloso velo,
lucerna di candori che piove unguenti
per inebriare il cuore: odoroso miele
che le imbarcazione floreali elevano in anfore votive.
Ed un guardare la fortuna, oltre i confini dell'istmo,
si svela il chiaro di luna di allegorie.
Risuscitando l'animo di vivere,
la primavera fiorisce i passerri,
ispirando gli auguri dell'ideale glorificante:
allegri in danza pastorale.
E in ritmi assoluti il giorno innalza questo uccelo di speranza
che mi trasporta ai giardini della serenità.

Venezia, 29-6-96

MISTICO MERCATO

Pioggia perpetua nei portali acquatici,
musica nei ponti labirintici.
Nella decrepitezza dei corridoi,
regno di muschio e mareggio.
Il grigio della terra non cancella i segni di Bisanzio.
Terrazi splendono di fioriere:
sortilegi dall'oriente.
Le gondole segnano secoli adriatici.
Panorama di sfingi nella passerella oscillante.
Scorvono viali enigmatici,
torri, candelabri, stormi,
polveri e misteri nei minareti,
mosaici incrostati de ogive e talismani,
la magia di una volta negli itinerari del destino:
la pianura di utopia della laguna.
Travolto per le isole,
cammino tra fiori che le acque rallegrano.
Nella costruzione macchiata di gerani,
Vivaldi calma la tempesta.
Tarderanno le navi della consacrazione?
Lievito sopra gli istmi con la croce di Gerusalemme.
Velieri accarezzano il mare obbligualmente turchese.
Sogno con la esalazione delle rose e l'ideale di Marco Polo.

Venezia, 26-6-95.